



DOLCE FAR NIENTE

LE GOUVERNEMENT DE QUÉBEC DURANT LA VACANCE

HISTOIRE
DE
GRAND MONDE

SECONDE PARTIE

V

Raymond Ferray s'était promis qu'au bout de trois jours il aurait entièrement oublié l'existence de miss Rovel ; mais il découvrit que, malgré son flegme apparent, il était en colère, et que la colère n'oublie pas. Il lui arrivait souvent de se rappeler que, pendant près d'une année, il avait logé sous son toit une jeune fille assez bizarre, laquelle, s'étant mis en tête de lui plaire, avait paru préférer à tout autre amusement le plaisir de se promener et de causer avec lui. Il se souvenait que lui-même avait pris cette jeune fille à ces causeries et à ces promenades, que ses habitudes—et quand une habitude a de longs cheveux blonds, la joue en fleur, le rire étincelant de la jeunesse, il en coûte toujours un peu de renoncer. Il se souvenait enfin que cette jeune blonde avait eu l'audace de tenter sur lui une expérience fort impertinente, que, furieuse de n'avoir pas réussi, elle était partie brusque-

ment en lui faisant des adieux peu courtois et après avoir massacré le plus beau livre de sa bibliothèque. Il ne pouvait revoir ce qui lui restait de son Lucrèce d'Havercamp, Leyde 1725, sans s'indigner contre les mains effrontées qui avaient attenté à son bien. Ce forfait était, selon lui, le trait d'une vilaine âme, et comme c'est l'ordinaire que nos chagrins s'enchaînent les uns aux autres aussi étroitement que les grains d'un chapelin bien enfilé, l'Havercamp le faisait penser à Mlle de P..., il englobait dans le même anathème toutes les femmes, brunes ou blondes, qu'elles eussent dix-huit ou trente ans, comme des êtres malfaisants qu'un homme de cœur doit tenir à distance de sa vie et de sa pensée. Il se promettait donc de ne plus songer à miss Rovel, et il y pensait vingt fois le jour. En revanche, il n'en parlait jamais et ne souffrait qu'on lui en parlât. Mlle Ferray avait dû se le tenir pour dit et garder pour elle ses regrets. Le temps ne les diminuait point ; chaque jour, elle sentait davantage le vide qu'avait laissé dans sa maison le départ de Meg. Elle maudissait cette chère ingrante, ce cœur qui rompait si facilement ses attaches ; mais il y avait de la tendresse dans ces malédictions. Toutefois, deux mois entiers s'étant écoulés sans que miss Rovel eût daigné lui donner aucun signe de vie, son bon sens l'obligeait de confesser que, si miss-Rovel avait du cœur, elle en avait bien peu.

Il ne faut désespérer de rien. Un jour que Mlle Ferray brodait au salon tête à tête avec son

frère qui lisait, sa femme de chambre lui remit une lettre. A peine l'eût-elle approchée de ses yeux, elle rougit d'émotion, et, la glissant dans sa poche, elle attendit d'être seule pour la lire. Cette lettre était ainsi conçue :

« Lucerne, 2 septembre.

« Chère miss Agathe, je vous avais écrit, il y a près d'un mois, pour vous déclarer avec humilité et contrition que j'étais honteuse, extrêmement honteuse d'avoir été si peu aimable, si peu gracieuse, si peu gentille en vous quittant.

« Je ne vous aurais jamais écrit, chère miss Agathe, si je n'avais découvert que je ne puis me passer d'avoir de vos nouvelles. Il m'en faut dès demain. *I will, miss Agathe, I will.* Je veux apprendre que vous êtes en vie et que vous ne pouvez vous consoler de ne plus me voir. Si vous me faites cette déclaration en joli style, je vous dirai, pour vous récompenser, que je regrette par moments d'avoir chiffonné, maculé, lacéré certain livre que certain loup-garou aimait comme la prunelle de ses yeux. Que voulez-vous ? Dame ! j'étais en colère, et quand on est en colère, on chiffonne, on macule, on lachère. Comme il doit me détester, ce loup-garou ! Je gagerais qu'il pleure nuit et jour son bouquin bien-aimé. Voyez comme je suis bonne, comme j'ai le cœur sensible. J'ai prié maman, qui a les bras longs, de donner des ordres pour qu'on m'en retrouve quelque part un autre tout pareil,

et vous pouvez compter que je ne le garderai pas pour moi ;—il faut savoir se priver dans l'intérêt de ses amis. Ce que j'en fais, c'est pour l'acquiescement de ma conscience, quoiqu'elle ne me gêne pas beaucoup ; elle est bonne fille, et nous avons rarement ensemble un mot plus haut que l'autre. Aussi, croirez-vous sans peine qu'elle ne m'empêche pas de m'amuser royalement à Lucerne. Cette jolie ville a été inventée pour cela. Maman y était venue chercher la solitude, et son salon ne désemplit pas. Ce ne sont qu'allants et venants, tous bien faits, bien cravatés, bien frisés, sentant le musc ou le benjoin, polis, galants, daignant la plupart prêter quelque attention à miss Rovel, s'apercevoir que ses yeux ne sont pas les premiers yeux venus, sans qu'aucun ne se soit avisé jusqu'à cette heure de la menacer du fouet. Je m'occupe d'eux les jours de pluie ; le reste du temps, je rame ou je nage, deux jolies façons de faire son chemin dans le monde.

« Mais savez-vous ce que j'ai vu de plus beau à Lucerne ? C'est maman. En la revoyant, j'ai été transportée, éblouie, et je ne me lasse pas de la contempler. Quels yeux ! quelles épaules ! quels bras ! Les miens sont en comparaison de vraies pattes de sauterelle. Mon Dieu ! que ce doit être amusant d'être belle comme cette adorable maman ! Si je l'adore, elle me rend un peu la pareille. Elle prétend que je me suis horriblement ennuyée à l'Ermitage, que M. Ferray ne pouvait me souffrir, qu'il m'a fait subir mille vexations, mille avanies. Je n'en rabats que la